



Association pour la Recherche Spéléologique  
Internationale à la Pierre Saint Martin  
Mairie - 64570 Sainte Engrâce (France)  
<http://arsip.fr/>

## La Pierre-Saint-Martin : un karst de légende, une histoire méconnue ...

(Mise à jour n° 7 de l'histoire de l'exploration spéléologique du massif par l'ARSIP – 01/2020)

*"C'est un pays de calcaire et de pins tordus, haut, tourmenté et vaste, tout au bout de la France, là où la montagne basque perd ses prairies et ses forêts et se fait si âpre qu'il suffira d'une borne rongée, dans ce désert hérissé et sans nom pour en faire l'Espagne"*

Ces premières lignes du livre d'Haroun Tazieff consacré aux explorations spéléologiques des années 1950 reflètent assez bien la première impression qu'ont eu tous ceux qui arrivèrent au col de la Pierre Saint Martin au terme d'une longue marche à partir des vallées du Barétous ou de Roncal.

Aujourd'hui, une route passe par le col et relie la France et l'Espagne mais les paysages n'ont pas changé, ou si peu. Le désert de pierre est toujours là, avec ses paysages d'un autre monde, ses coins secrets, ses passages, ses oasis, sa lumière, ses isards, son brouillard à nul autre pareil et la neige en août ...

C'est là que le spéléologue se sent bien dès qu'il quitte les quelques sentiers qui traversent ce massif. Parce que c'est lui qui connaît le mieux cette montagne, qui a su s'y adapter, y vivre dans des conditions que bien d'autres refuseraient, parcourir la surface dans les moindres recoins, explorer ses profondeurs et y découvrir un monde que le simple randonneur ne peut imaginer.

C'est qu'ils l'aiment cette montagne les spéléologues de la Pierre, même si les records de profondeur qui ont longtemps fait sa renommée ne sont plus là. Pour eux, et pour bien d'autres qui viennent encore du monde entier pour visiter ses cavernes, la Pierre Saint Martin reste un mythe. Un mythe en grande partie attaché à une période déjà ancienne de l'histoire de son exploration. Pourtant, ils sont peu nombreux à savoir que cette histoire a commencé dès la fin du 18<sup>ème</sup> siècle.

Ceci est une histoire faite de hasards, de rencontres, d'amitié, de moments forts, de drames, d'espoirs insensés, de rêves fous avec quelques fois, au bout d'années d'acharnement dans ces déserts de pierrailles la découverte d'une grande rivière qui coule sous la montagne ou celle d'un monde figé abandonné par l'eau depuis des éternités.

C'est l'histoire de quelques centaines de passionnés qui, depuis plus de deux siècles, ont écrit la Pierre.

-----

## Le temps des pionniers

Comme en bien des lieux, l'exploration des cavernes de la Pierre Saint Martin commence à la fin du 18<sup>ème</sup> siècle avec les naturalistes, les géographes, les premiers randonneurs sportifs ... ou des gamins un peu plus hardis que les autres. Le terme spéléologie n'existait pas encore. Il n'arrivera qu'à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle.

### Premières explorations

Notre histoire débute dans les années 1780 au-dessus du village de Lées Athas. Les gens du pays y connaissent l'entrée d'une vaste caverne, mais bien peu osaient s'aventurer à l'intérieur. Pourtant Flamichon notait dans ses observations <sup>1</sup> :

*“ Quoique nous ayons dit qu'il n'y avait pas dans les Pyrénées de cavernes considérables sans courant d'eau, on n'en trouve cependant pas dans celle d'Aigarri, dénommée actuellement Napia. La raison en est simple. Le courant d'eau qui a entrouvert cette caverne, a pris un cours inférieur et va ressortir au pied même de la montagne dans la paroisse de Lées, où il fait tourner un moulin. Des personnes m'ont assuré avoir entendu un bruit considérable en descendant dans des puits, qui sont au fond de la caverne d'Aigarri ”*

Qui étaient ces premiers explorateurs ? On l'ignore. Or, ces puits existent bien et sont assez éloignés de l'entrée. Le même auteur note au retour d'une promenade sur la montagne d'Aigarri :

*“ J'ai trouvé qu'elle était creuse intérieurement et pour ainsi dire cariée. On voit à sa somite une large fosse en forme d'entonnoir, qui descend dans l'intérieur de la montagne. C'est apparemment cette ouverture qu'on voit ressortir, par la bouche d'une caverne située au tiers de la hauteur de cette même montagne, au-dessus des villages d'Athas et Lées ”*

En 1850, John Bost aurait réalisé la première véritable exploration à caractère spéléologique de la grotte Napia. Ce renseignement publié 60 ans plus tard par les frères Cadier ne situe pas le point atteint. Les frères Cadier eux-mêmes s'y sont aventurés comme en témoigne une inscription.

### Fournier, Martel et les autres

À la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, Bourgeade, Duffau, Larre, Casamayor et Veisse, des naturalistes et montagnards de la région commencent des prospections à l'autre bout du massif dans la région de Sainte Engrâce. Ils y explorent quelques cavités. En 1903 et 1906 ils commencent l'exploration des gorges d'Holzarte et Olhadubie avec Fournier, géographe et spéléologue du Jura.

En 1908 et 1909, ils sont rejoints par Martel et son équipe. Martel est chargé de mission par le Ministère de l'Agriculture et considéré comme le père de la spéléologie "moderne". C'est la première fois qu'une équipe importante, bien organisée et équipée de ce qui se fait de mieux à l'époque s'attaque aux canyons et aux gouffres du massif.

Ils explorent le canyon d'Holzarte et les trois quarts de celui, bien plus redoutable, d'Ohadubie avec leurs guides et porteurs locaux. Puis, au départ de Licq, ils montent vers le col de la Pierre Saint Martin et les plateaux au-dessus de Sainte Engrâce. Là, guidés par les bergers basques et béarnais, ils commencent l'exploration de nombreux gouffres. Mais la plupart du temps, leurs techniques ne suffisent pas pour atteindre le fond des grandes verticales qu'ils rencontrent. Martel en fait les récits dans plusieurs ouvrages et comptes-rendus scientifiques.

Dans les années qui suivent, Rudaux, un des compagnons de Martel étudie la dynamique des gouffres à neige près du col de la Pierre Saint Martin mais la guerre interrompt des recherches prometteuses.

## L'entre deux guerres

L'histoire aurait pu s'arrêter là pour un bon bout de temps si un jeune Belge ne s'était réfugié en Soule avec sa mère pendant les années de guerre pour y revenir régulièrement ensuite. Ce jeune

---

<sup>1</sup> Les notes de Flamichon ont été publiées en 1816 et 1819, bien après sa mort survenue en 1788. Les premières explorations de la grotte Napia pourraient donc remonter aux années 1782 – 1786.

Belge qui a 14 ans en 1920, c'est Max Cosyns. Il se passionne très vite pour les cavernes de la Soule et du Béarn.

Mais ce n'est qu'en 1934, alors qu'il est en train de devenir un scientifique de premier plan qui fréquente les grands noms de la physique de l'époque, que se situe un événement qui marque l'histoire de la Pierre : Cosyns prend contact avec Martel et le rencontre. Martel fait ainsi la connaissance du fils d'un de ses compagnons d'exploration des années 1890 dans les Ardennes Belges.

Le premier maillon de la longue chaîne de la Pierre venait de se refermer ...

Martel encourage Cosyns à poursuivre les travaux qu'il a abandonné depuis plus de 20 ans et il le met en contact avec un autre passionné de spéléologie : Norbert Casteret.

Ainsi, Cosyns, ses compagnons belges Nérée Van der Elst, Charles Pecher, Marianne et Pierre Limbosch et Casteret qui se joint ponctuellement à eux commencent à explorer les grands puits qui avaient arrêté Martel. Ils descendent la verticale de 152 m d'Odita Lezia au-dessus des gorges de Kakouetta. En 1935 ils atteignent la profondeur de 250 m dans cette cavité ce qui constituait un record de France de profondeur à l'époque ...

Ils descendent aussi d'autres grands puits au-dessus de Sainte Engrâce et la paroi de 240 m de hauteur des gorges de Kakouetta pour atteindre la mystérieuse rivière souterraine qui sort de la cascade.

Mais Cosyns, souvent seul, arpente aussi la montagne de Kakouetta au pic d'Anie et sur le versant espagnol. Lui, le scientifique, entrevoit sous cette montagne tout un réseau de cavernes et de rivières souterraines que Martel avait à peine soupçonné.

Une fois de plus c'est une guerre qui met fin aux investigations des spéléos.

## La première épopée

Cosyns revient au Pays Basque dès 1946 affaibli par 27 mois de déportation à Dachau. Pour lui, plus question de continuer seul les explorations interrompues par le conflit mondial. Mais, ses activités scientifiques lui ont fait connaître des hommes jeunes et brillants de toutes nationalités, peu ou pas spéléos mais empreints d'une formidable envie de s'accomplir après les années de guerre qui leur avaient volé leur adolescence ou leurs vingt ans. C'est ainsi que se constitue en quelques années une grande équipe d'exploration à la Pierre Saint Martin. Casteret, de son côté, lui envoie quelques émules pyrénéens, dont Lépineux et Loubens.

Chaque été, l'équipe se retrouve à Licq ou à Sainte Engrâce avant de prendre les sentiers qui mènent vers les plateaux, les arres et le col de la Pierre Saint Martin car Cosyns est persuadé que c'est près de ce col qu'il faut rechercher l'accès aux réseaux souterrains dont il rêve déjà depuis vingt ans.

### La découverte

C'est ainsi, qu'un jour d'août 1950, alors que leur séjour s'achève et que la plupart sont déjà partis, que Georges Lépineux et Beppo Occhialini découvrent un orifice minuscule au fond d'une doline à quelques centaines de mètres de leur campement. Au-dessous, il semble bien qu'il y a un puits très profond. Ils appellent à la rescousse Max Cosyns et Jacques Labeyrie, les seuls qui restent encore là-haut et avec eux dégagent le sommet du puits des blocs qui l'encombrent. Le bruit des pierres qu'ils y lancent se perd dans les profondeurs ...

Le lendemain, Labeyrie fonce dans la vallée se procurer du matériel pour fabriquer une sonde car le puits est vraiment très, très profond. Pendant ce temps, Lépineux y descend assuré depuis la surface. 80 mètres plus bas, au bout de la dernière échelle, dans le puits devenu très vaste, il scrute l'obscurité. Au-dessous de lui, les parois filent dans le noir et les quelques pierres qu'il peut décrocher ronflent, ricochent et vont s'écraser loin, très loin ... Le soir, au bivouac, l'équipe en effervescence donne le nom de Lépineux au puits qu'il a descendu bien que lui, toujours modeste, refuse cet hommage et suggère un autre nom.

Le lendemain, la sonde est prête et elle révèle une profondeur de plus de 300 mètres, un record mondial pour l'époque. C'est trop pour les moyens de l'équipe, mais l'histoire de la Pierre vient soudainement de s'accélérer.

### **1951 : les premières descentes**

En 1951, Cosyns pense qu'il n'était pas possible de descendre un tel puits aux échelles. Lévi qui est devenu l'organisateur de ses expéditions (aujourd'hui on dirait le logisticien) lui fait rencontrer Jean Janssens et des spéléos du Jura qui lui proposent de construire un treuil pour descendre le puits.

Ce treuil mécanique est actionné par un double système de pédales. Un équipier montait sur une espèce de cadre de vélo et pédalait avec ses jambes mais aussi avec ses bras. Tout cela, très démultiplié, actionnait le système au bout duquel le spéléo pendu à un câble avançait centimètre par centimètre.

L'équipe, renforcée par les spéléos du Jura et leur treuil, commence à se rassembler dans la vallée le 1<sup>er</sup> août et le 12 août tout est prêt. C'est bien sûr à Georges Lépineux que revient l'honneur de descendre le premier dans le gouffre qui porte son nom. Enfin, pas tout à fait car Haroun Tazieff est d'abord déposé sur une vire à -80 pour filmer la descente de son compagnon. Après plusieurs heures de descente, Lépineux prend pied 320 m plus bas au sommet d'une vaste salle qu'il explore à peine. Mais à peine Lépineux est-il remonté, qu'Ertaud puis Tazieff et Loubens sont déposés dans la salle. Une deuxième salle est découverte au fond de laquelle Loubens entend à travers les éboulis le bruit de la rivière souterraine tant recherchée.

Mais le treuil donne des signes de fatigue et le manque de communications entre fond et surface incite Janssens à la prudence. Il renonce à poursuivre les descentes mettant fin à l'exploration du gouffre devenu le gouffre de la Pierre Saint Martin.

### **1952 : une énorme caverne et un drame**

En 1952, l'équipe se retrouve au Col de la Pierre. Ils sont encore plus nombreux, mieux équipés et bénéficient d'appuis importants dont celui de l'armée qui parachute du matériel. C'est aussi le début de la médiatisation et la presse s'intéresse à ces drôles de bonshommes qui vont passer leurs congés sous terre ...

Pendant quelques jours, tout va bien même si le nouveau treuil construit par Cosyns nécessite encore de longs réglages. Après quelques jours d'attente, du matériel et des équipiers sont déposés à la base du puits. Un bivouac y est installé pour que les spéléos puissent passer « confortablement » plusieurs jours sous terre.

Quelques jours plus tard, une équipe composée de Marcel Loubens, Haroun Tazieff, Beppo Occhialini et Jacques Labeyrie se lance dans l'exploration de la deuxième salle découverte l'année précédente. La rivière souterraine enfin atteinte est colorée par 20 kg de fluorescéine. L'eau verte ressortira 13 jours plus tard à la sortie des gorges de Kakouetta dans le défilé de l'Uhaytza.

Mission accomplie, ils retournent au bivouac car une autre équipe doit les relever et eux vont sortir. Loubens remonte le premier. Tout le monde sait ce qui advint ensuite. Il était 15 mètres au dessus de l'éboulis quand le câble est sorti de son attache, la chute ...

Loubens va agoniser pendant un jour et demi. Le médecin de l'expédition, le Dr Mairey, descendu à toute hâte sur un câble réparé sommairement ne pourra rien pour lui. Pire, son corps ne pourra être remonté pour des raisons de sécurité malgré les tentatives de l'équipe et notamment celles de scouts lyonnais qui s'étaient joints à l'expédition. Ce qui aurait dû être une grande fête de la spéléologie s'achevait sur un drame.

Après la mort de Loubens et le retour en surface de Labeyrie et Occhialini, Mairey et Tazieff doivent attendre que le treuil soit à nouveau réparé. Malgré leur peine et leur désarroi, et en hommage à leur compagnon, ils demandent à rester un jour de plus sous terre pour continuer l'exploration de la rivière souterraine. Ils progressent de près d'un kilomètre supplémentaire et s'arrêtent à -600 découvrant au passage une vaste salle qu'ils dédient à Loubens.

### **L'histoire aurait pu s'arrêter là ...**

L'équipe ne se remettra jamais totalement de la mort de Loubens et, encore une fois, l'histoire aurait pu s'arrêter. Mais il y en eu quelques uns pour vouloir continuer. Tenu pour responsable, Cosyns s'est mis à l'écart. C'est alors qu'un homme propose ses services pour construire un nouveau treuil car, on estime toujours qu'il était trop difficile de descendre le grand puits aux échelles bien que des scouts lyonnais y soient pratiquement parvenus pendant la tentative de sauvetage de Loubens. Cet homme, totalement inconnu des spéléos, c'est Corentin Queffélec.

Ingénieur de l'Ecole Centrale, spécialiste des engins de levage, il n'est pas spéléo, mais il a suivi l'aventure et ne voudrait pas qu'elle s'arrête.

C'est ainsi qu'une nouvelle équipe se retrouve à la Pierre autour de Queffélec et Casteret en 1953. Beaucoup plus importante que les années précédentes, elle intègre pour la première fois des spéléos espagnols car d'après l'Espagne, l'entrée du gouffre est située sur son territoire.

### **1953 : la découverte de la Verna**

L'expédition est rondement menée et ne connaît pas de problème matériel. Deux pointes avancent au-delà du terminus 52 et atteignent une nouvelle grande salle à plus de 2 km du puits Lépineux, la salle Adélie). Tôt le 13 août, deux équipes partent à l'assaut de l'aval depuis le bivouac de la salle Lépineux. Une équipe est en pointe et l'autre en topographie. En début de soirée l'équipe de pointe a découvert un kilomètre supplémentaire de grandes salles et galeries en suivant la rivière souterraine. Et là, les trois hommes parviennent au sommet d'un vide immense où plonge la rivière.

C'est la surprise pour Daniel Eppely, Georges Lépineux et Jacques Théodor : ils pensent être sortis dans une falaise en pleine nuit de l'autre côté de la montagne. Mais c'est impossible, à cette heure il fait encore jour ! Ce vide immense, c'est une salle souterraine, la plus vaste connue à l'époque. Ils lui donnent le nom de salle de la Verna, celui du clan des scouts dont fait partie Eppely.

Quelques heures derrière eux, Michel Letrône et Georges Balandraux lèvent l'interminable topographie de la caverne qu'ils découvrent en même temps. Les cinq se retrouvent au sommet de la Verna le jour suivant après des bivouacs séparés.

Au fond de la salle, par 734 m de profondeur, la rivière s'infiltre dans des éboulis et ne leur laisse aucun passage. Ils ont quand même une satisfaction : au passage, ils ont battu le record du monde de profondeur. Norbert Casteret descendu au fond quelques jours plus tard écrira ainsi pour la première fois « Épilogue à la Pierre Saint Martin ». Mais Casteret ignore le formidable potentiel de découvertes de ces montagnes de la Pierre Saint Martin. D'ailleurs, personne à part Cosyns ne le soupçonnait réellement à l'époque. Le seul qui en sait plus et envisage tout un réseau de cavernes et rivières sous la montagne n'est pas dans l'expédition.

### **Les prévisions de Ravier**

Cet homme c'est Fernand Ravier. Ingénieur hydrogéologue à EDF, il a fait de nombreuses études sur l'hydrologie des Pyrénées et depuis quelques années il étudie le massif de la Pierre Saint Martin, de Kakouetta aux lointains sommets aragonais de Petragema et Acherito. C'est un homme secret, mais un marcheur infatigable. Il parcourt la montagne, analyse ses eaux, étudie sa géologie. Dès 1955 il propose un modèle théorique des circulations souterraines. Dans ce modèle, la rivière du gouffre de la Pierre Saint Martin n'est qu'une parmi les 7 ou 8 qu'il envisage. La suite lui donnera raison, mais il ne le saura pas car il disparaît prématurément en 1957.

A la fin de l'expédition de 1953, l'exploration des réseaux souterrains de la Pierre a tout juste commencé. Les spéléos n'avaient découvert que 3 kilomètres de galeries. En 2020, ceux d'aujourd'hui en connaissent 465 !

## **La fin d'une époque**

Pourtant, une époque se terminait à la Pierre mais il restait à ces hommes quelque chose d'important à accomplir : extraire le corps de Marcel Loubens de la caverne. C'est ce qu'ils firent l'année suivante au terme d'une nouvelle expédition qui marqua la fin d'une époque.

Et là, l'histoire va presque s'arrêter. Ceux du début des années 50 pensaient qu'il n'y avait plus rien d'important à trouver sous la montagne et puis, surtout, la vie les appelait ailleurs. De plus, les autorités espagnoles interdisaient toute nouvelle descente pour bien affirmer que le gouffre était situé en Espagne (d'une vingtaine de mètres d'après eux). Quelques années plus tard un accord de frontière entre les deux pays le placera définitivement en Espagne et des compensations seront accordées à la France un peu plus loin.

## **Pour que le mot Fin ne soit pas écrit ...**

... Quelques hommes retrouvèrent l'espoir. Corentin Queffélec, qui n'est pas spéléo à l'origine, réussit à entraîner chaque été une poignée d'amis dans la montagne. De l'autre côté de la frontière, les spéléos espagnols commencent à prospecter d'immenses étendues de lapiaz. Tous recherchent les rivières prévues par Ravier car leurs eaux sont devenues un enjeu dans l'essor de l'hydroélectricité des années 50 et EDF veut creuser un tunnel pour capter la rivière souterraine qui disparaît au fond de la salle de la Verna. Mais voilà, la topographie levée par les spéléos en 1953 n'est pas assez précise et le tunnel creusé dans un ravin au-dessus du village de Sainte Engrâce n'a pas atteint la salle de la Verna.

Ravier ne s'était pas attaché seulement à prévoir des rivières souterraines. Il avait aussi mené des recherches géologiques en surface pour déterminer l'emplacement de la salle de la Verna. Avec des indices qu'il a trouvés il propose un emplacement et une taille approximative de la salle. Mais l'EDF n'en tient pas compte et fait arrêter les travaux du tunnel après qu'une de ses galeries ait atteint une petite caverne où coule un ruisseau mais pas la rivière attendue. Cette « petite caverne » c'est la grotte d'Arphidia qui frôle aujourd'hui les 23 km de développement.

En fait Ravier n'avait pas trouvé l'emplacement exact de la salle de la Verna, mais si ses recommandations avaient été suivies le tunnel aurait pu déboucher 5 ans plus tôt dans une vaste galerie où coule la rivière 200 m en amont de la salle.

## **1960, nouvelle grande expédition**

Il faudra attendre 1960 et une nouvelle expédition financée par EDF pour connaître l'emplacement exact de la salle et voir le retour d'une partie des explorateurs du début des années 50. Ce sera aussi l'occasion pour les spéléos français et espagnols d'entamer une collaboration que leur interdisait jusqu'alors deux états ignorant que les réseaux souterrains et les spéléos ne connaissent pas les frontières. Mais cette expédition, pourtant réussie, ne marque pas un nouveau départ. Les ténors sont fatigués et la Pierre est toujours considérée comme terminée même si un kilomètre a été gagné dans l'amont de la rivière.

Quelques mois plus tard, EDF reprend les travaux de percement du tunnel qui débouche bientôt dans la salle de la Verna dans une indifférence presque générale ...

Presque seulement, car au mois d'août 1961 ils sont 10 à y croire encore ; Quéffélec, 6 autres français et 3 espagnols. 10 spéléos pour tout le massif de la Pierre ...

## **La « suite » du gouffre**

Les spéléos espagnols qui participaient à l'expédition de 1960 n'arrivent pas les mains vides en 1961 mais plutôt avec la tête bien pleine : ils ont leur idée sur la formation de la salle de la Verna. Ce serait une salle d'effondrement et la rivière souterraine devait, à l'origine, couler beaucoup plus haut. Le 8 août 1961, Juan San Martin, au nom prédestiné, Felix Ruiz de Arcaute et Antonio Aratibel se lancent dans une escalade insensée dans la paroi ouest de la salle sous l'œil dubitatif de Quéffélec et de ses compagnons. La paroi ouest de la salle, c'est par-là qu'il faut chercher le passage de la rivière avant

l'effondrement de la salle si leurs suppositions sont bonnes. Et elles le sont. Au terme d'une escalade de 80 m ils ont débouché dans une vaste galerie où d'anciennes traces du passage de l'eau ne leur laissent aucun doute : ils ont trouvé la suite du gouffre de la Pierre Saint Martin. Ils l'appellent la galerie Aranzadi.

Le soir, au bivouac dans la cabane de chantier abandonnée par EDF, les spéléos français et espagnols fêtent la découverte en comparant les mérites respectifs des vins de Bordeaux et du Rioja dans une ambiance des grands soirs.

D'autres équipes s'intéressent aussi au massif et se rassemblent autour de Cosyns qui n'a pas renoncé. Elles se lancent à la recherche de la rivière souterraine qui surgit en cascade de la paroi des gorges de Kakouetta. Elles commencent aussi la recherche d'autres rivières plus au sud, de part et d'autre de la frontière, vers le pic d'Anie et Anialarra.

### **Echec au record de profondeur**

Le 8 août 1961 marque le début d'une nouvelle aventure, celle de l'aval du gouffre de la Pierre Saint Martin. La petite poignée d'hommes de 1955 va devenir une équipe solide, nombreuse venant de Paris, Rouen, Montpellier, Pau mais aussi de Navarre et de Biscaye en Espagne. Pendant des années, elle affronte chaque été l'aval du gouffre, ses méandres étroits et ses puits arrosés par un nouveau ruisseau. Mais elle entreprend aussi de remonter la rivière au-delà du puits Lépineux, sous l'Espagne en direction du pic d'Anie.

En 1965, les spéléos dépassent les 1000 m de profondeur dans l'aval du gouffre. Mais c'est le fond et près de Grenoble d'autres spéléos ont dépassé les 1100 m de profondeur ce qui constitue le record du monde de profondeur à l'époque. Le record n'est plus dans les Pyrénées, mais dans les Alpes.

## **La relève**

Ce record reviendra à la Pierre l'année suivante grâce à de jeunes spéléos qui commencent à affluer de Tarbes, de Bagnères de Bigorre, de Pau et de Montpellier. Même pas une équipe plutôt une bande constituée d'éléments disparates mais motivés. Ils ont entre 15 et 23 ans, ils ont du culot et ils auront de la chance, beaucoup de chance ! Ils sont les enfants du "baby boum", les fils, du moins spirituels, de ceux qui découvrirent le gouffre de la Pierre Saint Martin. C'est à leur génération et la suivante qu'on doit le maximum de découvertes sur ce massif. Ils se sont trouvés un nom : les Basaburu, nom basque qui signifie Tête Sauvage, tête dure, sale gosse ... Un nom au parfum rebelle qui leur va bien.

Conseillés et aidés par Cosyns et Queffélec, ils s'étaient frottés l'année précédente aux puits du Trou Martin (encore un). Ces puits balayés par un ruisseau qui se jette dans le puits d'entrée les avait conduits très près de la rivière qui sort à la Cascade de Kakouetta. Puis ils s'étaient lancés à la recherche de l'amont de la Pierre dans les déserts minéraux des Arres au pied du pic d'Anie. Et, là où d'autres n'avaient rien vu, ils découvrent de grands gouffres glacés, des verticales de plus de 200 m qu'ils descendent aux échelles, sans complexes car de toutes façons ils n'ont pas d'autre matériel.

### **Le gouffre de la Tête Sauvage**

Cet été 1966, ils sont une quinzaine sur les Arres d'Anie. Ils explorent méthodiquement plusieurs gouffres qu'ils ont découverts l'année précédente. Ces gouffres sont tellement nombreux qu'ils ne les nomment plus que par des codes représentant des secteurs de prospection. Le 10 août, ils s'arrêtent à -310 m dans le E5. Le 20 août, le F2 est terminé à -180 m et le D10 semble continuer à -200 sous un névé. Entre temps ils avaient poursuivi l'exploration du D9 jusqu'à -200 m.

Cette nuit-là justement, quatre spéléos remontent du D9. Ils annoncent qu'ils ont presque atteint les 300 m de profondeur et qu'ils se sont arrêtés au sommet d'un puits dont ils estiment la profondeur à 100 mètres. Ce D9 est bien placé pour rejoindre la rivière de la Pierre que des équipes franco-espagnoles parties de la Verna ont remonté jusqu'à un kilomètre de là. Mais un autre gouffre, le D10



est encore mieux placé et après de longues palabres pendant une bonne partie de la nuit, ils décident de reprendre d'abord l'exploration du D10.

Le 22 août, en un raid unique de 15 heures qui préfigure déjà la spéléologie actuelle, Jean Claude Allibert et Ruben Gomez descendent le puits de 200 mètres du D10, découvrent d'autres puits et s'arrêtent devant un passage impénétrable à -315 m.

S'ils voulaient rejoindre le gouffre de la Pierre Saint Martin avant de repartir au lycée, à l'université ou au boulot, il ne restait plus que le D9. Le 24 août, Jean Claude Allibert et Michel Douat descendent le puits de 100 mètres découvert quelques jours plus tôt et atteignent une rivière souterraine à -400 m. Ils sont sûrs d'avoir découvert l'autre bout du gouffre de la Pierre Saint Martin mais comment l'affirmer alors qu'ils n'ont rejoint aucun endroit connu. Ça pourrait être une autre rivière. Ravier en situait d'ailleurs plusieurs sous ces plateaux. Cosyns et Queffélec les incitent à confirmer la jonction avant de l'annoncer.

Mais le mauvais temps s'est installé et il y a trop d'eau dans les puits. Une première tentative le 28 se termine par une chute dans un puits et un auto secours depuis -220. Le 30, le temps s'améliore et une équipe de quatre redescend dans le D9 qu'ils ont entre temps baptisé le gouffre de la Tête Sauvage, le gouffre des Basaburu. C'est ainsi que Jean Claude Allibert, Michel Douat, Henri Lépineux (le fils du premier explorateur du gouffre) et Gilles Reboul explorent plus d'un kilomètre de galeries en bas des puits de la Tête Sauvage et, au bout de ces galeries, finissent par trouver le message de fin d'exploration de l'équipe du Spéléo Club de Paris qui était arrivé là quelques semaines auparavant en partant de la Verna.

14 ans après la mort de Loubens et avec -1166 m, ils redonnaient le record du monde de profondeur au gouffre de la Pierre Saint Martin.

## **L'ARSIP**

Cette année 1966 voit aussi la concrétisation d'une grande idée qu'ont eu Cosyns, Queffélec et Arcaute (un belge, un français et un espagnol) : la création de l'ARSIP (**A**ssociation pour la **R**echerche **S**péléologique **I**nternationale à la **P**ierre Saint Martin), l'association qui, depuis cette date, organise et gère la spéléologie sur l'ensemble du massif, en France et en Espagne en collaboration avec les collectivités locales et les administrations des deux pays et les fédérations spéléo des deux pays.

L'ARSIP est né et à partir de là, la spéléologie à la Pierre va changer de visage. Les équipes sont nombreuses et de plus en plus efficaces. Les connaissances mises en commun font avancer les découvertes qui amènent de nouvelles connaissances. C'est l'effet "boule-de-neige". Puis, au début des années 1970 les techniques spéléologiques évoluent. Finies les échelles métalliques souples, oubliés les treuils. C'est l'utilisation de la corde seule. Les découvertes s'accélérent et notre histoire s'emballe.

## **La Toile**

Coordonnées par l'ARSIP, les équipes d'exploration sont de plus en plus nombreuses et bénéficient de l'expérience et des travaux des autres équipes. L'ARSIP lance aussi un grand projet pour fédérer ces équipes : la synthèse topographique de toutes les cavités du massif. Travail immense qui se poursuit toujours car les découvertes n'ont pas cessé depuis. C'est ainsi que peu à peu s'est créée la Toile fruit du travail de 2 ou 300 spéléos passionnés par leur montagne : la Pierre.

### **Le temps et les découvertes s'accélèrent**

En 1970 le gouffre de la Pierre Saint Martin atteint les 20 kilomètres de développement.

En 1971, une petite rivière, la troisième du massif, est découverte dans le gouffre B3 sous la station de ski de la Pierre saint Martin.

En 1972, la deuxième grande rivière qui coule sous le massif est découverte dans le gouffre Lonné Peyret tout près de la station de ski par des spéléos grenoblois, rouennais et belges. Ce gouffre se développe environ 1 km au nord du gouffre de la Pierre Saint Martin, un peu comme un jumeau.



En 1973, c'est la troisième grande rivière qui est découverte bien plus au sud par Jean François Pernette, son équipe de Frontenac et des spéléos d'Estella en Espagne. Partout, des profondeurs de 600 à 700 m sont atteintes. La Pierre Saint Martin devient alors un des hauts lieux de la spéléologie mondiale.

1975 est une grande année. D'abord avec une équipe des Deux-Sèvres qui découvre une quatrième grande rivière souterraine dans le Gouffre du Couey Lotge. Mais contrairement aux autres elle ne se dirige pas vers Sainte Engrâce à l'ouest, mais vers la vallée d'Aspe à l'est conformément aux prévisions de Ravier. Ensuite, à 15 jours d'intervalle, le record du monde de profondeur est battu deux fois dans le gouffre de la Pierre Saint Martin. D'abord par des Tarbais puis par des Anglais et des Américains. Ce sera la dernière fois. Quelques années plus tard le record repart dans les Alpes puis dans le Caucase.

En 1981, le BU56 (las Puertas de Illamina), un autre grand gouffre situé en Espagne à la limite de la Navarre et de l'Aragon, atteint 1270 m de profondeur puis 1385 m après la plongée de siphon, mais le record de profondeur a été battu en Haute Savoie.

En 1986, un troisième gouffre, le BT6 (proche de la station de ski), dépasse les 1000 m de profondeur (-1170 m, puis -1188 m). La grotte d'Arphidia dépasse les 20 km de long.

En 1992, une équipe de spéléos pyrénéens découvre, au dessus de Kakouetta, le réseau géant d'Arrestelia que Cosyns et d'autres groupes spéléo avait recherché pendant plus de 30 ans. 15 ans plus tard, ils ont parcouru près de 60 km de galeries dans cette immense caverne traversée par quatre rivières souterraines qui arrivent des espaces désertiques des Arres d'Anie, d'Anialarra et d'Ukerdi.

En 1999, le gouffre des Partages dépasse lui aussi les 1000 m de profondeur (-1097) et les 20 km de longueur. Sur les hauteurs d'Anialarra et d'Ukerdi de grands gouffres du type Pierre Saint Martin ou BU 56 sont aussi découverts. Exploré par des belges, des français et des espagnols le réseau d'Anialarra approche des 50 km de développement et le BU 56 étend ses ramifications sous les lapiaz du pic des Trois Rois.

### **De nouvelles voies de recherche**

Sur les synthèses topographiques, la Toile se dessine peu à peu. Il reste encore quelques blancs, mais ils diminuent année après année ... Et depuis quelques années, les spéléos de la Pierre suivent une autre idée : leurs explorations ont montré que les rivières souterraines ont changé plusieurs fois de cours sous la montagne, que telle galerie qu'on parcourt aujourd'hui depuis le gouffre de la Pierre Saint Martin, n'a pas pu être creusée par sa rivière, mais par une autre qui coule maintenant dans un gouffre voisin. C'est pourquoi, en suivant les anciens chemins de l'eau ou de nouveaux chemins en train de se former, ils tentent de relier entre eux les grands gouffres du massif de la Pierre Saint Martin.

La première grande réussite fut pour 2008, 25 ans après les premières hypothèses sur les possibilités d'interconnexions des grands gouffres. Cette année là, une équipe réussit la jonction gouffre de la Pierre Saint Martin – Gouffre des Partages à l'endroit prévu et après 10 ans d'acharnement dans une zone étroite et aquatique.

Dans les prochaines années d'autres grandes jonctions auront sans doute lieu pour compléter la toile. Mais arrêtons ici l'énumération des découvertes modestes ou de premier plan qui se sont succédées sous cette montagne de la Pierre Saint Martin. La liste serait trop longue. Intéressons-nous plutôt à ces spéléos, à leur passion, leurs méthodes ...

### **Les hommes et les femmes de la Pierre**

La spéléologie ce n'est pas seulement explorer des cavernes ou les visiter. D'abord, avant de les explorer, il faut les trouver. Pas si facile que cela même à la Pierre Saint Martin où il en a tant. Ainsi le spéléo est un peu géologue, un peu géographe, un peu hydrogéologue, compétant en cartographie

et topographie, curieux des choses de la nature, de l'archéologie, des sciences de la terre ... et surtout rêveur et obstiné !

Ceux de la Pierre n'ont pas échappé à la règle. Depuis le début du 20<sup>ème</sup> siècle, ils ont cherché à comprendre ce massif, à savoir comment l'eau et le temps avaient peu à peu usé la montagne et creusé les cavernes, à savoir d'où viennent ces eaux qui ressortent dans la vallée de Sainte Engrâce, celle du Lourdios ou d'Aspe, comment se sont organisés ces rivières souterraines, savoir où chercher cette entrée que le temps et l'érosion ont masqué ou colmaté ...

L'aventure commence souvent par une démarche à la fois sportive et intellectuelle, sur le terrain mais aussi par l'étude de cartes, de manuels de géologie ou de publications spéléo, car les spéléos écrivent beaucoup.

Ensuite, le spéléo, à la Pierre ou ailleurs, ne se contente pas d'aller sous terre comme on va au stade ou à un spectacle. S'il est spectateur de ce qu'il rencontre sous terre, il est aussi acteur, souvent "inventeur", c'est-à-dire qu'en analysant ce qu'il connaît ou les connaissances collectives, il prévoit l'existence d'autres cavernes, leur situation, leur direction, leurs prolongements ...

Cette envie de découvrir est la caractéristique principale de ces hommes et ces femmes qui y consacrent leurs loisirs et plus encore bien souvent. Mais quelle joie, après des années de recherche, lorsqu'une équipe remonte du gouffre en annonçant qu'elle a trouvé la rivière ou les galeries longtemps espérées. Ces soirs-là, au bivouac, personne ne dort beaucoup.

Ainsi, peu à peu, ils ont construit des hypothèses, bâti des modèles, découvert des mondes figés ou parcourus par des torrents impétueux, exploré, contrôlé, trouvé dans les sédiments les traces des climats anciens, étudié des formes de vie qui ont depuis longtemps abandonné la surface de la terre, remis en question leurs connaissances, modifié, redécouvert, jusqu'à pouvoir démontrer les phénomènes géologiques, géophysiques et hydrologiques qui ont présidé à la constitution de cet immense réseau de cavernes. Et pourtant, tous ne sont pas des scientifiques. Tant s'en faut. Souvent, juste des curieux, un peu naturalistes mais toujours passionnés.

Les plus chanceux n'habitent pas trop loin et consacrent une bonne part de leurs loisirs à cette montagne. Ils y retrouvent l'été ceux, plus lointains, qui arrivent après la fonte des névés qui a fait gonfler les rivières souterraines, « *un peu famille, un peu tribu* » comme le dit Jean Paul Lascar dans son film sur la spéléo à la Pierre. Petites équipes indépendantes les unes des autres, mais toujours en contact et unies par la même passion. Unies aussi par l'association fondée il y a 40 ans par ceux qui ont voulu que cette histoire continue.

Avec l'ARSIP, ils sont le petit monde des spéléos de la Pierre. Ils ont leurs revues, leurs contacts, leur site internet, leurs rassemblements et même leurs fêtes.

Tels ces peuples des ères glaciaires ils se rencontrent l'été au terme de leurs migrations saisonnières. Les clans les plus nombreux viennent de France, d'Espagne et de Belgique. D'autres ont fait de longs voyages, traversé des mers. Ils arrivent du Québec, de Scandinavie, de Pologne et même du Japon et du Népal... Ils échangent des nouvelles, des renseignements, partagent espoirs et déceptions, bâtissent des projets, spéculent sur les découvertes. Car, l'exploration continue. L'Everest n'existe pas en spéléo ou, s'il existe, personne ne sait où il est. Ainsi, chaque détour de galerie découverte peut être la fin d'un rêve ou le début d'une autre aventure. Et le spéléo avance dans sa bulle de lumière, ténèbres devant, ténèbres à l'arrière, emportant avec lui l'improbable réalité de la caverne qu'il vient de découvrir ...

## Bibliographie sommaire sur la Pierre Saint Martin

Il y a plus de 1500 références bibliographiques sur la spéléologie ou les recherches scientifiques sur le karst de la Pierre Saint Martin. Nous ne citons ici que quelques titres, soit historiques, soit destinés au grand public. Notons que la plupart ont été écrits entre 1950 et 1970, période qui ne représente qu'une petite partie de l'histoire de la spéléologie à la Pierre.

- Maître FLAMICHON – « Théorie de la terre déduite de l'organisation des Pyrénées et Pays adjacents » - Imprimerie de l'Académie de Pau - 1816
- Edouard Alfred MARTEL – « La France ignorée - Tome 2 : des Ardennes aux Pyrénées » - Delagrave 1930 - (réédition Lafitte Reprints 1978)
- Haroun TAZIEFF – « Le gouffre de la Pierre Saint Martin » - Arthaud - 1952 (réédition 1976)
- Jacques ATTOUT – « Les hommes de la Pierre Saint Martin » - Collection Marabout Junior n°40 – 1954
- Michel LETRONE – « Carnet d'aventures sous la terre et sous les eaux »
- Norbert CASTERET – « 30 ans sous terre » - Ed. LAP - 1954
- Corentin QUEFFELEC – « Jusqu'au fond du gouffre - Tome 1 » - Arcora - 1968 (réédition Spéleo Editions 1994)
- Corentin QUEFFELEC – « Jusqu'au fond du gouffre - Tome 2 » - Arcora - 1978
- Yves HENRY – « 30 heures pour réussir » - Solar - 1978
- Jean François PERNETTE – « Rivières sous le Pierre » - F. Nathan – 1983
- Jacques LABEYRIE – « Les découvreurs du Gouffre de la Pierre Saint Martin » - Cairn - 2005

Travaux scientifiques (non exhaustifs):

- Georges VIERS – « Le relief des Pyrénées Occidentales et de leur piémont (Pays basque français et barétous) » - Thèse de Doctorat d'Etat - Privat - 1960
- Michel CABIDOCHÉ – « Contribution à la connaissance Tréchinae cavernicoles pyrénéens » - Thèse de Doctorat d'Université - Fac. des Sciences Paris Orsay - 1966
- Richard MAIRE – « La haute montagne calcaire » - Thèse de Doctorat d'Etat - Karstologia Mémoires n° 3 - 1990
- Jacques BAUER – « Les deux faces de la Pierre » - Comité départemental de Spéléologie des Pyrénées Atlantiques - 1993

Topoguides dédiés à la spéléologie à la Pierre Saint Martin :

- Jean François PERNETTE - "A la découverte des gouffres de la Pierre Saint Martin" - Marrimpouey Jeune - 1982
- Michel DOUAT, Jean François PERNETTE, Serge PUISAIS - "Spéleo sportive à la Pierre Saint Martin" - Edisud - 1985

Et aussi les nombreux ouvrages de synthèse et les bulletins de liaison à caractère spéléologique et scientifique publiés par l'Arsip depuis 1966 (librairie sur le site Arsip : <http://arsip.fr/>)

### Les plus grandes cavités du massif de la Pierre Saint Martin au 01/01/2020

Environ 1800 cavités ont été inventoriées sur les 145 km<sup>2</sup> du massif. Les plus importantes figurent dans le tableau suivant. Elles sont classées par ordre décroissant de profondeur.

	Profondeur	Développement
Complexe Pierre Saint Martin - Partages	1410 m	83.995 m
BU.56 - La Puertas de Illamina	1385 m	27.500 m
Réseau de Soudet	1188 m	10.745 m
Réseau d'Anialarra	853 m	49.000 m
Arrestelia	835 m	59.600 m
Réseau Lonné Peyret	807 m	25.085 m
AN.8	811 m	9.190 m
Gouffre du Couey Lotge	733 m	8.700 m
B.3 - Gouffre des Bourrugues	728 m	7.500 m
UK.4 - Sima de Ukerdi Abajo	717 m	4.600 m
Grotte d'Arhpida	712 m	22.573 m
Gouffre Romy	699 m	8.060 m
Chipi Josetteko Leze Handia	553 m	3.500 m
Grotte de l'Ours	543 m	3.835 m
Sima del Tobozo	522 m	7.520 m
E 2000	530 m	3.200 m
Sima de la Quietud	503 m	1.000 m

**Au 1/01/2020 le cumul des réseaux explorés dans les 1800 cavités répertoriées sous le massif de la Pierre Saint Martin est de 465.750 m.**

La Pierre Saint Martin, c'est aussi le pays des grands puits verticaux. Il y en a 80 de plus de 100 m de profondeur parmi lesquels : le puits Lépineux du gouffre de la Pierre Saint Martin (318 m), le puits du Vautour (330 m) dans la grotte de l'Ours, Le Monstre dans le Pozo de los Niños (259 m), le puits des Dominique dans Arresteliako Ziloa (248 m), le puits du Sapin dans Baïlando Lezia (233 m), etc.

Les grandes salles souterraines de la Pierre sont une autre caractéristique du massif. Deux d'entre elles figurent parmi les plus vastes du monde. La salle de la Verna du gouffre de la Pierre Saint Martin couvre près de 5 hectares et la salle de l'Eclipse dans le gouffre des Partages est à peine moins vaste.